

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

La beauté passe : *carpe diem* (32 poèmes ou extraits).

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 32 révisée et augmentée le 16/09/25.

1554
RONSARD
1) *Quand au temple nous serons...*
1555
RONSARD
2) *Je vous envoie...*
1557
MAGNY
3) *Vivons, Belle, vivons...*
1560
GRÉVIN
4) *Allons, Belle, sous ce rosier...*
FILLEUL
5) *Sus viens avecque moi...*
1561
BUTTET
6) *Toujours ne sera d'or...*
GRÉVIN
7) *Ces beaux cheveux crépés...*
1565
BÉREAU
8) *Au rosyant matin...*
1573
BAÏF
9) *Hier cueillant cette Rose...*
LA TAILLE (Jean de)
10) *Veux-tu doncques laisser...*
GADOU
11) *Ces cheveux d'or...*
1575
JAMYN
12) *Si la beauté périt...*

1578
RONSARD
13) *Quand vous serez bien vieille...*
BOYSSIÈRES
14) *L'on peut or' contempler...*
LA GESSÉE
15) *Grasinde, qui me fais...*
HESTEAU
16) *Du Soleil radieux...*
17) *Quand l'or de tes cheveux...*
1579
LE LOYER
18) *Devant que prononcer...*
1583
LA JESSÉE
19) *Avec les ans...*
20) *Voyez combien le Ciel...*
BLANCHON
21) *Cueillons les fraîches fleurs...*
CORNU
22) *Lucrèce, je ne puis...*
1584
J. DE ROMIEU
23) *Que servent ces œillets...*
1585
BIRAGUE
24) *Madame avant...*
25) *Si quand le corps...*
1587
LE POULCHRE
26) *S'on voyait votre Été...*
1598
GUY DE TOURS
27) *Belle fleur de quinze ans...*

1600
VERMEIL
28) *Tout ainsi puissiez-vous...*
1610
PASQUIER
29) *Non : je ne veux...*

1618
BERNIER DE LA BROUSSE
30) *Las ! tu devais...*
31) *Comme on voit bien souvent...*
1620
BACHET
32) *Rosine, la beauté...*

RONSARD, Pierre de, *Les Mélanges*, Paris, Gilles Corrozet, 1554, « Ode à sa Maîtresse », ff. 33r°-34r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609591w/f75>>

Texte modernisé

Quand au temple nous serons
Agenouillés, nous ferons
Les dévots, selon la guise
De ceux qui pour louer Dieu
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'église.

Mais quand au lit nous serons
Entrelacés nous ferons
Les lascifs, selon les guises
Des amants, qui librement
Pratiquent folâtement
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoi doncque, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou tâtonner ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloître enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux,
Et ton sein délicieux,
Ta joue, et ta bouche belle ?
En veux-tu baiser Pluton
Là-bas, après que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?

Après ton dernier trépas
Grêle, tu n'auras là-bas
Qu'une bouchette blêmie :
Et quand mort, je te verrais
Aux ombres je n'avouerais
Que jadis tu fus m'amie.

Ton têt n'aura plus de peau,
Et ton visage si beau
N'aura veines ni artères,
Tu n'auras plus que les dents,
Telles, qu'on les voit dedans
Les têtes des cimetières.

Doncque tandis que tu vis
Change, Maîtresse, d'avis,
Et ne m'épargne ta bouche,
Incontinent tu mourras,
Lors tu te repentiras
De m'avoir été farouche.

Ah je meurs, ah baise-moi,
Ah maîtresse approche-toi,
Tu fuis comme faon qui tremble
Au moins souffre que ma main
S'ébatte un peu dans ton sein,
Ou plus bas si bon te semble.

Texte original

*Quand au temple nous serons
Agenouillés, nous ferons
Les deuots, selon la guise
De ceus qui pour loüer dieu
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'église.*

*Mais quand au lit nous serons
Entrelacés nous ferons
Les lascifs, selon les guises
Des amans, qui librement
Pratiquent folatrement
Dans les dras cent mignardises.*

*Pourquoi donque, quand ie veus
Ou mordre tes beaus cheueus,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou tatonner ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans vn cloistre enfermée?*

*Pour qui gardes-tu tes yeus,
Et ton sein délicieux,
Ta ioüe, & ta bouche belle?
En veus-tu baiser Pluton
La bas, apres que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?*

*Après ton dernier trespas
Gresle, tu n'auras la bas
Qu'une bouchette blesmie:
Et quand mort, ie te verrois
Aus ombres ie n'auourois
Que iadis tu fus m'amie.*

*Ton test n'aura plus de peau,
Et ton visage si beau
N'aura venes ny arteres,
Tu n'auras plus que les dens,
Telles, qu'on les voit dedans
Les testes des cimeteres.*

*Donque tandis que tu vis
Change, Maistresse, d'auis,
Et ne m'espargne ta bouche,
Incontinent tu mourras,
Lors tu te repentiras
De m'auoir esté farouche.*

*Ah ie meurs, ah baise moi,
Ah maistresse aproche toi,
Tu fuis comme fan qui tremble
Au moins soufre que ma main
S'esbate vn peu dans ton sein,
Ou plus bas si bon te semble.*

RONSARD, Pierre de, *Continuation des Amours*, Paris, Vincent Sertenas, 1555, « Sonnets en vers de dix à onze syllabes », pp. 22-23.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70074z/f22>>

Texte modernisé

Je vous envoie un bouquet de ma main
Que j'ai ourdi de ces fleurs épanies,
Qui ne les eût à ce vêpre cueillies,
Flaques à terre elles cherraient demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flétries,
Et périront, comme ces fleurs, soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Et tôt serons étendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pour ce aimez-moi, cependant qu'êtes belle.

Texte original

*Je vous enuoye vn bouquet de ma main
Que i'ai ourdy de ces fleurs epanies,
Qui ne les eust à ce vespre cu[e]illies,
Flaques à terre elles cherroient demain.*

*Cela vous soit vn exemple certain
Que voz beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de tems cherront toutes flétries,
Et periront, comme ces fleurs, soudain.*

*Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
Las! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons étendus sous la lame:*

*Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouuelle:
Pour-ce aimés moi, ce pendant qu'estes belle.*

MAGNY, Olivier de, *Les Soupîrs*, Paris, Vincent Sertenas, 1557, Sonnet LXVII, f° 23v°. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609598s/f58>

Texte modernisé

Vivons, Belle, vivons et suivons notre amour,
 De cent divers plaisirs bienheurant notre vie,
 Sans estimer en rien le babil de l'envie,
 Qui du bonheur d'autrui se tourmente toujours.
 '' Le soleil s'en va bien et revient chacun jour :
 Mais depuis que la Mort notre vie a ravie,
 Et qu'une fois en bas notre ombre l'a suivie,
 Il ne faut plus, Maîtresse, espérer du retour.
 Suivons doncques heureux notre amour fortunée,
 Et vivons peu soigneux du jour à la journée,
 Sans songer aux jaloux, n'au trépas inhumain.
 Périssettuy-là qui d'ardente malice
 Brasse un mal dessus nous, et cil aussi périsset
 Qui se ronge l'esprit du soin du lendemain.

Texte original

*Viuons, Belle, viuons & suiurons nostre amour,
 De cent diuers plaisirs bien heurant nostre vie,
 Sans estimer en rien le babil de l'enuie,
 Qui du bon heur d'autrui se tourmente tousiour.
 '' Le soleil s'en va bien & reuiet chacun iour:
 Mais depuis que la Mort nostre vie a rauie,
 Et qu'une fois en bas nostre vmbre la suyuie,
 Il ne faut plus, Maistresse, esperer du retour.
 Suyiuons donques heureux nostre amour fortunée,
 Et viuons peu soigneux du iour à la iournée,
 Sans songer aux ialoux, n'au trespas inhumain.
 Perisse cettuy-la qui d'ardente malice
 Brasse vn mal dessus nous, & cil aussi perisse
 Qui se ronge l'esprit du soing du l'endemain.*

GRÉVIN, Jacques, *L'Olimpe, ensemble les autres Œuvres*, Paris, Robert Estienne, 1560, *Les Jeux Olympiques* [extrait], p. 85.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70740k/f102>

Texte modernisé

[...]

Mon Bien, mon Mal, ma Mort, ma Vie,
 Ma Compagne, mon Ennemie,
 Ma Toute-douce, ma Rigueur,
 Mon Amertume, ma Douceur,
 Mon Tout, mon Rien, et ma Parfaite,
 Ma Gentillesse, ma Doucette,
 Ma Gaillardise, ma Brunette,
 Ma Fièrre, hélas ! me tuerez-vous
 D'un seul regard à tous les coups ?

Allons, Belle, sous ce rosier,
 Allons ma Toute-désirée,
 Allons voir si la Cythérée
 N'a rien cueilli depuis hier.
 Pourquoi vous faites-vous prier ?
 Ne vaut-il pas mieux cependant
 Que le soleil n'est point ardent
 Cueillir cette belle jeunesse,
 Qu'attendre une morne vieillesse ?

[...]

Texte original

*Allons, Belle, sous ce rosier,
 Allons ma Toute-desiree,
 Allons uoir si la Cytheree
 N'a rien cueilli depuis hier.
 Pourquoi uous faites uous prier?
 Ne uault il pas mieux ce pendant
 Que le soleil n'est point ardant
 Cueillir ceste belle ieunesse,
 Qu'attendre une morne uieillesse?*

FILLEUL, Nicolas, *Le Discours*, Rouen, Martin Le Mégissier, 1560, sonnet 17, p. 14.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711403h/f18>

Texte modernisé

Sus viens avecque moi voir comme cette rose
 Redore encor son pourpre aux rayons du Soleil,
 À son beau, mon penser parangonne ton œil,
 Et semblable je suis à sa rondeur éclore.
 Ton beau teint, de beauté jeunesse encore arrose
 Élevant en deux monts ton beau tétin vermeil,
 Mon âge me faisant presque aux hommes pareil,
 Du plaisir au futur le défaut me propose.
 Encore que ce temps ne puisse pas venir,
 Pour, voire aux plus vieux ans, notre amour désunir,
 Pourtant vu que pouvons menons joyeuse vie.
 Nos semblables, et nous, faisons au monde honneur,
 Nos meilleurs ans passés, lui serons un malheur,
 À nous déjà flétris portant le vert envie.

Texte original

*Sus vien avecques moy voir comme ceste rose
 Redore encor son pourpre aux rayons du Soleil,
 A son beau, mon penser parangonne ton œil,
 Et semblable ie suis à sa rondeur eclore.
 Ton beau teint, de beauté ieunesse encor arrose
 Eleuant en deux mons ton beau tetin vermeil,
 Mon age me faisant presque aux hommes pareil,
 Du plaisir au futur le defaut me propose.
 Encores que ce tems ne puisse pas venir,
 Pour, voire aux plus vieux ans, notre amour desunir,
 Pourtant veu que pouuon menon ioyeuse vie.
 Noz semblables, & nous, faisons au monde honneur,
 Noz meilleurs ans passés, luy serons vn malheur,
 A nous deia fletris portant le vert enuie.*

GRÉVIN, Jacques, *Le Théâtre, ensemble la seconde partie de l'Olimpe et de la Gélodacrye*, Paris, Vincent Sertenas et Guillaume Barbé, 1561, *Le second livre de la Gélodacrye*, Sonnets, p. 302.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70741x/f326>>

Texte modernisé

Ces beaux cheveux crêpés, qu'en mille et mille sortes
 Tu trousses bravement sur le haut de ton front,
 Dedans vingt ou trente ans au monde ne seront,
 Mais avec le corail de tes deux lèvres mortes :
 Ces deux monts cailletés, ces deux fraises retortes,
 Ces deux bras potelés, et ces beaux doigts mourront,
 Seulement au cercueil les cendres demourront
 Encloses pesamment dessous les pierres fortes.
 Et puis pour tout cela tu te fais adorer,
 Tu fais plaindre, gémir, pleurer, désespérer,
 Puis mourir, puis revivre un amant en martyr.
 Uses-en cependant, F R A N Ç O I S E, que le temps
 T'en donne le loisir : car tous ces poursuivants
 En la fin comme moi ne s'en feront que rire.

Texte original

*Ces beaux cheueux crespéz, qu'en mille & mille sortes
 Tu trousses brauement sur le hault de ton front,
 Dedans uingt ou trente ans au monde ne seront,
 Mais avec le corail de tes deux leures mortes:
 Ces deux mons cailletez, ces deux fraises retortes,
 Ces deux bras potelez, & ces beaux doigts mourront,
 Seulement au cercueil les cendres demourront
 Encloses pesamment dessous les pierres fortes.
 Et puis pour tout cela tu te fais adorer,
 Tu fais plaindre, gemir, plorer, desesperer,
 Puis mourir, puis reuiure un amant en martire.
 Vses en ce pendant, F R A N C O I S E, que le temps
 T'en donne le loisir: car tous ces poursuyuans
 En la fin comme moy ne s'en feront que rire.*

BUTTET, Marc Claude de, *Le premier Livre des Vers*, Paris, Michel Fezandat, 1561, *L'Amalthee*, f° 95r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117181s/f191>>

Texte modernisé

Toujours ne sera d'or ton poil qui s'entrelace,
Ni de perles avec ton blanc ordre de dents,
Ni deux beaux astres clairs tes yeux doux-regardants,
Ni de rose, et de lis, le vif teint de ta face.

Beauté comme une fleur tantôt naît, tantôt passe,
L'une peu d'heures dure, et l'autre bien peu d'ans,
Et ne se renouvelle ainsi que les serpents,
À qui nature plus, ce semble, a fait de grâce.

Doncques si tu m'en crois hautaine ne présume
Par elle t'orgueillir, mais change de coutume :
Du grand assaut des ans qui se peut garantir ?

Toute chose se passe : et pour en faire preuve
Ton cristal aujourd'hui ainsi qu'hier ne te treuve :
La folle erreur nous tire à un vain repentir.

Texte original

*Tousiours ne sera d'or ton poil qui s'entrelace,
Ni de perles avec ton blanc ordre de dents,
Ni deux beaux astres clairs tes yeux doux-regardans,
Ni de rose, & de lis, le vif teint de ta face.*

*Beauté comme vne fleur tantôt nait, tantôt passe,
L'une peu d'heure dure, & l'autre bien peu dans,
Et ne se renouelle ainsi que les serpens,
A qui nature plus, ce semble, à fet de grace.*

*Donques si tu m'en crois hauteine ne presume
Par elle t'orgueillir, mais change de cotume:
Du grand assaut des ans qui se peut garentir?*

*Toute chose se passe: & pour en fere preuue
Ton crystal aujourd'hui ainsi qu'hier ne te treuue :
La folle erreur nous tire à vn vain repantir.*

BÉREAU, Jacques, *Les Églogues et autres œuvres poétiques*, Poitiers, Bertrand Noscereau, 1565 [*Œuvres poétiques*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1884, Le premier livre des Sonnets, pp. 195-196].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58022890/f228>>

Texte modernisé

Au rosoyant matin, qu'est en son embonpoint
La florissante rose, on l'aime, loue et prise,
Mais, quand ce vient au soir, que du soleil l'a prise
La brûlante chaleur, à l'heure on n'en veut point.

La jeune fille ainsi, quand elle est sur le point
De quatorze ou quinze ans, elle est du tout requise
Pour sa grâce et beauté, mais, dès ce que la point
L'âge mûr et qui ride, un chacun la méprise.

Belle et jeune tu es : qu'est-ce que tu attends ?
Prends plaisir que l'on t'aime or que tu as le temps
Convenable, et d'aimer si as jamais envie,

Amarante, m'amie, hélas ! souviens-toi
Combien j'ai eu d'ennui, de tourment et d'émoi,
De peine et de souci, pour toi toute ma vie.

Texte original

*Au rosoïant matin, qu'est en son enbonpoint
La florissante rose, on l'aime, loüe et prise,
Mais, quand ce vient au soir, que du soleil l'a prise
La brulante chaleur, à l'heure on n'en veut point.*

*La jeune fille ainsi, quand elle est sur le poinct
De quatorze ou quinze ans, elle est du tout requise
Pour sa grace et beauté, mais, dès ce que la poind
L'age meur et qui ride, un chacun la mesprise.*

*Belle et jeune tu es : qu'est-ce que tu attens?
Pren plaisir que l'on t'ayme or que tu as le tens
Convenable, et d'aymer si as jamais envie,*

*Amarante, m'ameye, hélas! souviens-toy
Combien j'ay eu d'ennuy, de tourment et d'é moy,
De peine et de souci, pour toy toute ma vie.*

BAÏF, Jean Antoine de, *Œuvres en rime*, Paris, Lucas Breyer, 1573, *Diverses Amours*, I, f° 184r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711096s/f383>>

Texte modernisé

Hier cueillant cette Rose en Automne fleurie,
 Je mis devant mes yeux notre Été qui s'enfuit,
 Et l'Automne prochain, et l'Hiver qui le suit,
 Et la fin trop voisine à notre chère vie.
 La voyant aujourd'hui languissante et flétrie,
 Un regret du passé à pleurer me conduit.
 La raison que le deuil pour un temps a séduit,
 Juge que cet exemple à plaisir nous convie.
 Belle, que vous et moi serons bien à reprendre,
 Hé, si le bien présent nous dédaignons de prendre
 Tant que voyant le jour ici nous demeurons.
 Las, hélas ! chaque Hiver les ronces effeuillissent,
 Puis de feuille nouvelle au Printemps reverdissent,
 Mais sans revivre plus une fois nous mourons !

Texte original

*Hier cueillant ceste Rose en Autonne fleurie,
 Ie my deuant mes yeux nostre Esté qui s'enfuit,
 Et l'Autonne prochain, & l'Hyuer qui le suit,
 Et la fin trop voisine à nostre chere vie.
 La voyant aujourduy languissante & fletrie,
 Vn regret du passé à plorer me conduit.
 La raison que le dueil pour vn temps a seduit,
 Iuge que cet exemple à plaisir nous conuie.
 Belle, que vous & moy serons bien à reprendre,
 He, si le bien present nous dedaignons de prendre
 Tant que voyans le iour icy nous demourons.
 Las, helas ! chaque Hyuer les ronces effueillissent,
 Puis de feuille nouuelle au Printemps reuerdissent,
 Mais sans reuiure plus vne fois nous mourons !*

LA TAILLE, Jean de, *La Famine, ou les Gabéonites, ensemble plusieurs autres Œuvres poétiques*, Paris, Frédéric Morel, 1573, *Sonnets d'amour*, II, III, f° 168r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10903013/f333>>

Texte modernisé

Veux-tu doncques laisser en sa fleur la plus verte
 Ton bel âge flétrir par une nonchalance ?
 Ne veux-tu point goûter au fruit de la Jouvence,
 Qui perdue, jamais ne sera recouverte ?
 Veux-tu donc épargner ce dont on n'a point perte
 Quand encor tout le monde en aurait jouissance ?
 Pourquoi n'acceptes-tu cette tant bonne chance,
 Puisque l'occasion nous a sa porte ouverte ?
 Crois-tu toujours fleurir en beauté désirée ?
 Ne crains-tu point qu'amour avec due vengeance,
 Ne punisse ta mine, et ton orgueil farouche ?
 Mais comme les grisons du mont Hyperborée,
 Veux-tu garder soigneuse un trésor d'excellence,
 Dont tu ne jouis point, et ne veux qu'autre y touche ?

Texte original

*Veux tu doncques laisser en sa fleur la plus verte
 Ton bel âge flestrir par vne nonchallance?
 Ne veux tu point gouster au fruict de la Iouuence,
 Qui perdue, iamais ne sera recouuerte?
 Veux tu donc espargner ce dont on n'a point perte
 Quand encor tout le monde en auroit iouïssance?
 Pourquoi n'acceptes tu ceste tant bonne chance,
 Puis que l'occasion nous a sa porte ouuerte?
 Crois-tu tousiours fleurir en beauté desiree?
 Ne crains tu point qu'amour avec deuë vangeance,
 Ne punisse ta mine, & ton orgueil farouche?
 Mais comme les grisons du mont Hyperboree,
 Veux tu garder songneuse vn thresor d'excellence,
 Dont tu ne iouïs point, & ne veux qu'autre y touche?*

GADOU, Adrian de, *La Marguerite, plus l'Hermitage*, Paris, J. Mettayer et M. Challenge, 1573, *La Marguerite*, sonnet 24, f° 9r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71871c/f18>>

Texte modernisé

Ces cheveux d'or deviendront en argent,
 Avec le temps, qui toute chose amène :
 Et ces doux yeux, où mon cœur se pourmène
 Iront d'humeur leur beau regard chargeant :
 Encor ira votre gorge changeant,
 Ce lis poli, à quelque peau non pleine
 Et de doubler vous retiendrez à peine
 Ce corps tant droit, tant bien fait, et tant gent :
 La beauté (bref) qu'ici-bas me moleste,
 Enfin, ira deux fois être céleste,
 Laissant de vous le reste en proie aux vers :
 Lors se verra l'amour incomparable
 Que dédaignez, faire encor' perdurable
 Votre clair nom, parmi cet univers.

Texte original

*Ces cheueux d'or deuiendront en argent,
 Aueq' le temps, qui toute chose ameine:
 Et ces doux yeux, ou mon cœur se pourmeine
 Yront d'humeur leur beau regard chargeant:
 Encor' yra vostre gorge changeant,
 Ce lis polly, à quelque peau non pleine
 Et de doubler vous retiendrez à peine
 Ce corps tant droit, tant bien faict, & tant gent:
 La beauté (bref) qu'icy bas me moleste,
 En fin, yra deux fois estre celeste,
 Laissant de vous le reste en proye aux vers:
 Lors se verra l'amour incomparable
 Que dedaignez, faire encor' pardurable
 Vostre clair nom, parmy cest vniuers.*

JAMYN, Amadis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Mamert Patisson, 1575, second livre, *Oriane*, f° 99v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86263675/f214>>

Texte modernisé

Si la beauté périt, ne l'épargne Maîtresse
 Tandis qu'elle fleurit en sa jeune vigueur :
 Crois-moi je te suppli', devant que la vieillesse
 Te sillonne le front, fais plaisir de ta fleur.
 On voit tomber un fruit quand il est plus que mûr,
 Ayant en vain passé la saison de jeunesse :
 La feuille tombe après, jaunissant sa verdure,
 Et l'Hiver sans cheveux les noires forêts laisse.
 Ainsi ta grand beauté trop mûre deviendra.
 La ride sur ta face en sillon s'étendra,
 Et soudain ce beau feu ne sera plus que cendre.
 N'épargne donc la fleur qui n'a que son Printemps :
 La donnant tu n'y perds, mais tu jouis des ans :
 C'est d'une autre lumière une lumière prendre.

Texte original

*Si la beauté perist, ne l'espargne Maistresse
 Tandis qu'elle fleurist en sa ieune vigueur:
 Croy moy ie te suppli, deuant que la vieillesse
 Te sillonne le front, fay plaisir de ta fleur.
 On voit tomber vn fruict quand il est plus que meur,
 Ayant en vain passé la saison de ieunesse:
 La fueille tombe apres, iaunissant sa verdure,
 Et l'Hyuer sans cheveux les noires forests laisse.
 Ainsi ta grand beauté trop meure deuiendra.
 La ride sur ta face en sillon s'estendra,
 Et soudain ce beau feu ne sera plus que cendre.
 N'espargne donc la fleur qui n'a que son Printems:
 La donnant tu n'y perds, mais tu iouis des ans:
 C'est d'vne autre lumiere vne lumiere prendre.*

RONSARD, Pierre de, *Les Œuvres en sept tomes*, Paris, Gabriel Buon, 1578, *Premier tome des Amours*, « Sonnets pour Hélène », livre II, sonnet XXIV, p. 554.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70024d/f552>

Texte modernisé

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant,
Ronsard me célébrait, du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et fantôme sans os :
Par les ombres Myrteux je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour, et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Texte original

*Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise aupres du feu, deuidant & filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerueillant,
Ronsard me celebroit, du temps que i'estois belle.*

*Lors vous n'aurez seruante oyant telle nouuelle,
Desià sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille resueillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.*

*Ie seray sous la terre, & fantaume sans os:
Par les ombres Myrtheux ie prendray mon repos:
Vous serez au fouyer vne vieille accroupie,
Regrettant mon amour, & vostre fier desdain.
Viuez, si m'en croyez, n'attendez à demain:
Cueillez dès aujourdhy les roses de la vie.*

BOYSSIERES, Jean de, *Les premières Œuvres amoureuses*, Paris, Cl. De Montreuil et Fr. Taber, 1578, sonnet LXVI, ff. 83v°-84r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k718883/f169>>

Texte modernisé

L'on peut or' contempler la terre diaprée
 De cinq cent mil couleurs et d'un divers émail,
 Zéphyre y sert (épris de Flore) d'éventail,
 À voir cet ornement tout esprit se recrée.
 Les coulants ruisselets, doux, abreuvent la prée,
 Le serein amoureux de son pleur (argetail)
 Arrose la verdure et d'un doux soupirail
 Épanche sa fraîcheur au sein de la vèprée.
 Mais ce temps si plaisant, ma maîtresse, est pareil
 À l'ombre qui se forme ès rayons du soleil,
 La rose en son rosier est (décloze) fanie.
 La fleur de tes beautés périra tout ainsi,
 Endure la cueillir puisqu'elle est épanie,
 Et de ton bien reçois à tout le moins souci.

Texte original

*L'on peut or' contempler la terre diapree
 De cinq cens mil couleurs & d'vn diuers émail,
 Zephyre y sert (espris de Flore) d'esuentail,
 A voir cest ornement tout esprit se recree.
 Les coulans ruisselets, doux, abreuent la pree,
 Le serain amoureux de son pleur (argetail)
 Arrose la verdure & d'vn doux soupirail
 Espanche sa frescheur au sein de la vespree.
 Mais ce temps si plaisant, ma maistresse, est pareil
 A l'ombre qui se forme és rayons du soleil,
 La rose en son rosier est (descloze) fanie.
 La fleur de tes beautez perira tout ainsi,
 Endure la cueillir puis qu'elle est epanie,
 Et de ton bien reçois à tout le moins soucy.*

LA GESSÉE, Jean de, *La Grasinde*, Paris, Galliot Corrozet, 1578, f° 3v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71481k/f14>

Texte modernisé

GRASINDE, qui me fais revivre en trépassant :
 J'égle, oppose, et rends, ta beauté nonpareille
 Au lustre, au pourpre, au sort, de la rose vermeille,
 Ses plis, son teint, sa fin, ouvrant, comblant, pressant.
 Tant que l'Aube nourrit son éclat rougissant,
 Rosier, jardin, saison, s'ornent de sa merveille :
 Mais quoi ? le chaud premier au trépas l'appareille,
 Et c'est pourquoi l'on dit qu'elle meurt en naissant.
 Toi de même imitant cette fleur sur l'épine,
 Tu te montres encor jeune, allègre, et poupine :
 N'attends donc l'âpre effort du vieil âge transi.
 Laisse-moi cultiver ta jeunesse prisee,
 Afin que sans fanir tu reçoives ainsi
 Mon doux vent, mon doux air, et ma douce rosée !

Texte original

GRASINDE, qui me fais reuiure en trespasant:
*I'egale, oppose, & rends, ta beauté nompareille
 Au lustre, au pourpre, au sort, de la rose vermeille,
 Ses plis, son teint, sa fin, ouurant, comblant, pressant.*
*Tant que l'Aube nourrit son esclat rougissant,
 Rosier, iardin, saison, s'ornent de sa merueille:*
*Mais quoi? le chaud premier au trépas l'appareille,
 Et c'est pourquoi l'on dit qu'elle meurt en naissant.*
*Toi de même imitant ceste fleur sur l'espine,
 Tu te montres encor ieune, alegre, & poupine:*
N'attans donc l'aspre effort du vieil age transi.
*Laisse moi cultiuer ta ieunesse prisee,
 Afin que sans fanir tu reçoisies ainsi
 Mon dous vent, mon dous air, & ma douce rosee!*

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, *Amours*, sonnet
xxx, f° 40v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f106>>

Texte modernisé

Du Soleil radieux, la brillante splendeur,
Et de la Lune aussi la lumineuse face,
Par un nuage épais, épars en l'air s'efface :
Lorsqu'ils vont tournoyant la céleste rondeur.
L'hiver ravit aux fleurs la couleur et l'odeur,
Et en moins d'une nuit les flétrit et terrasse :
Le fruit trop avancé se passe en peu d'espace,
Et bref tout est fauché par le temps moissonneur.
Télie vois ces lis, ces œillets et ces roses,
Languir à chef baissé dès qu'elles sont déclores :
Qui t'émeuvent d'avoir de toi-même pitié.
Cueillons doncques les fleurs de ta verte jeunesse,
Et folle n'attends pas que la blanche vieillesse,
Te prive de sentir les fruits d'une amitié.

Texte original

*Du Soleil radieux, la brillante splendeur,
Et de la Lune aussi la lumineuse face,
Par vn nuage espais, espars en l'air s'efface:
Lors qu'ils vont tournoyant la celeste rondeur.
L'hyuer ravit aux fleurs la couleur & l'odeur,
Et en moins d'une nuict les flestrit & terrasse:
Le fruict trop auancé se passe en peu d'espace,
Et bref tout est fauché par le temps moissonneur.
Telie voy ces lys, ces œilets & ces roses,
Languir à chef baissé desquelles sont descloses:
Qui t'esmeuent d'auoir de toy-mesme pitié.
Cueillons donques les fleurs de ta verde ieunesse,
Et folle n'atten pas que la blanche vieillesse,
Te priue de sentir les fruicts d'une amitié.*

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, *Amours*, sonnet
XXXI, f° 40v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f106>>

Texte modernisé

Quand l'or de tes cheveux qui ton beau front redore,
 En la belle saison de ton plus gai printemps :
 Et quand le cours ailé de tes ans fleurissants,
 Feront place au destin qui tout ronge et dévore :
 Quand ce beau teint rosin qui ta face colore,
 Et quand les rais perçants de tes Astres luisants,
 Perdront lustre, et vigueur : mille soupirs cuisants,
 Te sortiront du flanc, et te poindront encor.
 Mais il sera trop tard de maudire le jour,
 Que tu n'auras daigné cueillir les fruits d'amour :
 Car ceux qui de t'aimer ont ore quelque envie,
 Se voyant repoussés par un maigre refus,
 S'éloigneront de toi : et lors tes sens confus,
 Te feront détester le reste de ta vie.

Texte original

*Quand l'or de tes cheueux qui ton beau front redore,
 En la belle saison de ton plus guay printemps:
 Et quant le cours aellé de tes ans fleurissans,
 Feront place au destin qui tout ronge & deuore:
 Quand ce beau teint rosin qui ta face colore,
 Et quand les rais persans de tes Astres luisans,
 Perdront lustre, & vigueur: mille soupirs cuisans,
 Te sortiront du flanc, & te poindront encor.
 Mais il sera trop tard de maudire le iour,
 Que tu n'auras daigné cueillir les fruicts d'amour:
 Car ceux qui de t'aimer ont ore quelque enuie,
 Se voyans repoussez par vn maigre refus,
 S'eslongneront de toy: & lors tes sens confus,
 Te feront detester le reste de ta vie.*

LE LOYER, Pierre, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1579, *Les Amours de Flore*, sonnet XCI, ff. 39v°-40r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k705928/f95>>

Texte modernisé

Devant que prononcer l'arrêt de ma mort blême,
 Conseillez-vous, ma Dame, au moins je vous suppli'
 À celles que semblez vouloir mettre en oubli,
 La jeunesse, l'Amour, et la vieillesse même.
 La jeunesse dira qu'une beauté suprême,
 Ne doit laisser fanir son front jeune, et poli,
 Le lustre de ses yeux, son sein rond, et joli
 Ains qu'en faire faveur à celui-là qui l'aime,
 L'Amour conseillera qu'il faut récompenser
 Ceux qui pour bien aimer sont prêts de trépasser,
 Desquels le seul espoir soutient l'âme et la vie,
 Et la vieillesse après pour mieux vous convertir,
 Remontrera comment on voit se repentir,
 Celles qui n'ont l'Amour en jeunesse suivie.

Texte original

*Deuant que prononcer l'arrest de ma mort blesme,
 Conseillez vous, ma Dame, aumoins ie vous suply'
 A celles que semblez vouloir mettre en oubly,
 La ieunesse, l'Amour, & la vieillesse mesme.
 La ieunesse dira qu'vne beauté supresme,
 Ne doibt laisser fanir son front ieune, & poly,
 Le lustre de ses yeux, son sein rond, & ioly
 Ains qu'en faire faueur à celuy la qui l'ayme,
 L'Amour conseillera qu'il fault recompenser
 Ceux qui pour bien aymer sont prestz de trepasser,
 Desquelz le seul espoir soutient l'ame & la vie,
 Et la vieillesse apres pour mieux vous conuertir,
 Remonstrera comment on void se repentir,
 Celles qui n'ont l'Amour en ieunesse suiuiie.*

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres poétiques*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, III, *Les Amours, La Marguerite*, I, p. 782.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f15>

Texte modernisé

AVEC les ans ta beauté flétrira,
 Tes yeux si clairs n'auront plus cette gloire,
 Ce teint perdra son pourpre, et son Ivoire :
 Et ce chef d'or, comme argent, blanchira.

De tes dédains Lachésis se rira,
 Bref tu cherras dedans la tombe noire :
 Ou mes labeurs sur elle auront victoire,
 Et mon amour jamais ne périra.

Par ce moyen je t'apprête une marque
 Pour triompher du Temps, et de la Parque :
 Aussi dois-tu mes travaux guerdonner.

Hé ! n'ai-je assez ta grâce desservie,
 Si fière encor tu ne m'osais donner
 L'ennui pour l'aise ? et la mort pour la vie ?

Texte original

AVEC les ans ta beauté fletrira,
 Tes yeus si clairs n'auront plus ceste gloire,
 Ce teint perdra son pourpre, & son Yuoire:
 Et ce chef d'or, comme argent, blanchira.

De tes dedaingz Lachesis se rira,
 Bref tu cherras dedans la tombe noire:
 Ou mes labeurs sur elle auront victoire,
 Et mon amour iamais ne perira.

Par ce moyen ie t'apreste vne marque
 Pour triompher du Tempz, & de la Parque:
 Aussi doibz-tu mes trauaus guerdonner.

He ! n'ay-ie assez ta grace desseruie,
 Si fiere encor tu ne m'osois donner
 L'ennuy pour l'aise? & la mort pour la vie?

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres poétiques*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, III, *Les Amours, La Grasinde*, I, p. 1280.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f513>>

Texte modernisé

VOYEZ combien le Ciel est injuste, et sévère !
 Voyez comment Nature éloigne de nos yeux
 Ce qu'elle a de plus cher, plus noble, et précieux :
 Et comme à nos souhaits l'un et l'autre est contraire !
 Vous qui méritez bien qu'on vous prise, et révère,
 Vous condamnez (Madame) et Nature, et les Cieux :
 Qui sous ne sais quel vœu chastement soucieux,
 Dans un lieu retiré vous tiennent prisonnière.
 Votre âge perd ainsi son beau lustre, et sa fleur :
 L'Ambre, le musc, l'encens, les pierres de valeur,
 De même se perdraient aux rivages Barbares,
 Si des Marchands forains ils n'étaient dépouillés :
 Souffrez donc qu'ils le soient, puisque vous égalez
 Les Perles, les senteurs, et les choses plus rares

Texte original

VOYEZ combien le Ciel est iniuste, & seuere !
 Voyez comment Nature esloigne de noz yeus
 Ce qu'elle a de plus cher, plus noble, & precieus :
 Et comme à noz souhaitz l'vn & l'autre est contrere !
 Vous qui meritez bien qu'on vous prise, & reuere,
 Vous condamnez (Madame) & Nature, & les Cieus :
 Qui sous ne sçay quel vœu chastement soucieus,
 Dans vn lieu retiré vous tiennent prisonniere.
 Vostre age perd ainsi son beau lustre, & sa fleur :
 L'Ambre, le musc, l'ençens, les pierres de valeur,
 De mesme se perdroyent aux riuages Barbares,
 Si des Marchandz forains ilz n'estoyent despouillez :
 Souffrez donc qu'ilz le soyent, puis que vous esgallez
 Les Perles, les senteurs, & les choses plus rares.

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Pérrier, 1583, *Les Amours de Dione*, sonnet XLI, p. 21.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f37>>

Texte modernisé

Cueillons les fraîches fleurs de la verte Jeunesse,
 Quand notre doux Avril nous permet le repos,
 Et la vive Saison, que la fière Atropos,
 De son trait acéré la Poitrine ne blesse.
 Pendant que notre corps rempli de Gentillesse,
 D'une mâle vigueur se montre plus dispos,
 ''Le cours ailé des ans, n'est toujours à propos,
 N'attendons follement la tremblante vieillesse.
 Celle, ou celui, n'a pas de soi-même pitié,
 Qui se prive du fruit d'une douce amitié,
 Et tirant de ses flancs mille soupirs ensemble,
 Maudit l'heure, et le jour, de sa nativité,
 Si de ce doux Nectar n'a jeunement goûté,
 Quand la blanche Toison à ses Tempes s'assemble.

Texte original

*Culhons les fresches fleurs de la verde Ieunesse,
 Quand nostre doux Auril nous permet le repos,
 Et la viue Saison, que la fiere Atropos,
 De son traict acéré la Poitrine ne blesse.
 Pendant que nostre corps remply de Gentillesse,
 D'vne masle vigueur se monstre plus dispos,
 ''Le cours æslé des ans, n'est tousiours à propos,
 N'attendons follement la tremblante vieillesse.
 Celle, ou celluy, n'a pas de soy mesme pitié,
 Qui se priue du fruict d'vne douce amitié,
 Et tirant de ses flancs mille souspirs ensemble,
 Maudit l'heure, & le iour, de sa natiuité,
 Si de ce doux Nectar n'a ieunement gousté,
 Quand la blanche Toyson à ses Temples s'assemble.*

CORNU, Pierre de, *Les Œuvres poétiques*, Lyon, Jean Huguetan, 1583, *Le premier Livre des Amours*, sonnet LXXIV, p. 53.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79115w/f70>>

Texte modernisé

Lucrèce, je ne puis d'un œil sec t'exhorter,
 Contemplant la saison de ta verte jeunesse,
 À déchasser bien loin la grossière rudesse,
 Qui délaye le bien qui te peut contenter.
 Hélas ! cette beauté qui me fait contrister,
 À cause d'un amour qui chaudement me presse,
 Avant qu'il soit longtemps, perdra sa gentillesse,
 Et tu ne feras plus sinon que lamenter.
 Maintenant que tu as et la joue lissée,
 Et le teint ressemblant à cil d'une poupée,
 Tu penses que toujours doit durer ta vigueur.
 Mais tu seras déçue, et enfin soucieuse,
 D'avoir perdu le temps : sans aucun serviteur,
 Tu plaindras à bon droit ta vie malheureuse.

Texte original

Lucrece, ie ne puis d'vn œil sec t'exorter,
Contemplant la saison de ta verte ieunesse,
A dechasser bien loin la grossiere rudesse,
Qui dilaye le bien qui te peut contenter.
Helas! ceste beauté qui me fait contrister,
A cause d'vn amour qui chaudement me presse,
Auant qu'il soit long temps, perdra sa gentillesse,
Et tu ne feras plus sinon que lamenter.
Maintenant que tu as & la iouë lissee,
Et le teint ressemblant à cil d'vne poupee,
Tu penses que tousiours doit durer ta vigueur.
Mais tu seras deceuë, & en fin soucieuse,
D'auoir perdu le temps: sans aucun seruiteur,
Tu pleindras à bon droit ta vie malheureuse.

ROMIEU, Jacques de, *Les Mélanges*, Lyon, Benoît Rigaud, 1584, sonnet XV, f° 19r°.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704982/f38>>

Texte modernisé

Q Ue servent ces œillets, et ces roses pourprettes,
 Cet or à nœuds ondés de maint crêpe annelet,
 Ce soupirant corail, ce teint mignardelet
 Qui fait sentir aux cœurs mille dures sagettes ?
 Que sert ce double rang d'ivoirines perlettes,
 Ce musc, cet ambre gris, cette gorge de lait,
 Et ces divins Soleils le nid du Dieutelet,
 Où nichent à l'envi tant de grâces parfaites ?
 Qui ne cueille au matin la belle fleur, Marie,
 Le soir la trouvera, le chef penchant, flétrie,
 Il n'est que l'amasser quand elle est en vigueur.
 Or vous êtes la fleur des fleurs la nonpareille,
 Et la perle de prix à nulle autre pareille.
 Jeunes cueillons-la donc sans user de longueur.

Texte original

Q Ve seruent ces œillets, & ces roses pourpretes
 Cest or à noeuds ondés de mainct crepe annelet,
 Ce souspirant coural, ce teinct mignardelet
 Qui faict sentir aux cœurs mille dures sagetes?
 Que sert ce double rang d'iuorines perletes,
 Ce musc, cest ambre gris, ceste gorge de laict,
 Et ces diuins Soleils le nic du Dieutelet,
 Ou nichent à l'enuy tant de graces parfaictes?
 Qui ne cueil au matin la belle fleur, Marie,
 Le soir la trouuera, le chef panchant, fletrie
 Il n'est que l'amasser quand ell est en vigueur.
 Or vous estes la fleur des fleurs la nompareille,
 Et la perle de pris à nulle autre pareille.
 Ieunes cueillon la donc sans vser de longueur.

BIRAGUE, Flaminio de, *Les Premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, 1585,
« Premières amours », sonnet LVII, f° 19r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1170583/f48>>

Texte modernisé

Madame avant que la Parque meurtrière
Vienne trancher la trame de vos ans,
Cueillez les fleurs de votre beau printemps,
Et contre Amour ne soyez point si fière.

Après la mort, ô ma douce guerrière,
On ne sent plus les brasiers doux-cuisants
De Cupidon : et les ébats plaisants
De Vénus sont tous laissés en arrière.

Doncques tandis que vous avez loisir,
Et le temps propre à prendre du plaisir,
Et que votre âge à l'amour vous convie :

Chassez bien loin de vous la cruauté,
Et connaissant ma ferme loyauté,
Faisons ensemble une amoureuse vie.

Texte original

*Madame auant que la Parque meurtriere
Vienne trancher la trame de voz ans,
Cueillez les fleurs de vostre beau printâns,
Et contre Amour ne soyez point si fiere.*

*Après la mort, ô ma douce guerriere,
On ne sent plus les brasiers doux-cuisans
De Cupidon: & les esbas plaisans
De Venus sont tous laissez en arriere.*

*Donques tandis que vous auez loisir,
Et le temps propre à prendre du plaisir,
Et que vostre âge à l'amour vous conuie:*

*Chassez bien loin de vous la cruauté,
Et cognoissant ma ferme loyauté,
Faisons ensemble vne amoureuse vie.*

BIRAGUE, Flaminio de, *Les Premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, 1585,
« Premières amours », sonnet CIX, f° 40r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1170583/f90>>

Texte modernisé

Si quand le corps est joint avecque l'âme,
Vous n'exercez les amoureux combats,
Pensez-vous bien qu'après votre trépas,
Le feu d'Amour comme ore vous enflamme ?

Pour vrai nenni : car l'amoureuse flamme,
Ne prend qu'ici seulement ses ébats :
Quand nous allons aux rives de là-bas,
Amour alors notre cœur plus n'entame.

Doncques cueillez le plaisir de la vie,
Car Paradis en Grec ne signifie
Qu'un beau jardin, ce jardin est en vous.

Si vous voulez quelquefois, ma Maîtresse,
En ce jardin prendre toute liesse :
Faites-moi part d'un paradis si doux.

Texte original

*Si quand le corps est ioint avecque l'ame,
Vous n'exercez les amoureux combas,
Pensez vous bien qu'apres vostre trépas,
Le feu d'Amour comm' ore vous enflame?*

*Pour vray nenny: car l'amoureuse flame,
Ne prend qu'icy seulement ses ébas:
Quand nous allons aux riues de là bas,
Amour alors nostre cœur plus n'entame.*

*Doncques cueillez le plaisir de la vie,
Car Paradis en Grec ne signifie
Qu'vn beau iardin, ce iardin est en vous.*

*Si vous voulez quelques fois, ma Maistresse,
En ce iardin prendre toute liesse:
Faites moy part d'vn paradis si doux.*

LE POULCHRE, François, *Les sept Livres des honnêtes Loisirs*, Paris, Marc Orry, 1587,
Mélange de vers d'Amour, « Avertissement aux Dames », sonnet 7, f° 246r°v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72630g/f490>

Texte modernisé

S 'ON voyait votre Été long comme votre Automne,
 Si à votre printemps ressemblait votre Hiver,
 S'on pouvait cette fleur toujours en vous trouver,
 Que le ciel libéral en votre Avril vous donne.
 Si vous aviez toujours pour compagne Dione,
 Qui tînt votre Soleil ferme sans se coucher,
 Et que sans se flétrir l'on ne vît s'assécher
 Et la rose, et le lis, dont il vous environne.
 Vous auriez bien raison d'épargner chichement
 Ce qu'en votre jardin servirait d'ornement :
 Mais puisque tout y est de si peu de durée,
 Que la première nuit, par son obscurité,
 Gâte le plus luisant, de sa grande beauté,
 Cueillez dès le matin ce que perd la serée.

Texte original

S 'ON veoyoit vostre Esté long comme vostre Automne,
 Si à vostre printemps ressembloit vostre Hyuer,
 S'on pouuoit ceste fleur tousiours en vous trouuer,
 Que le ciel liberal en vostre Apuril vous donne.
 Si vous auiez tousiours pour compagne Dionne,
 Qui tinst vostre Soleil ferme sans se coucher,
 Et que sans flestrir l'on ne veist s'assecher
 Et la roze, & le lis, dont il vous enuironne.
 Vous auriez bien raison d'espargner chichement
 Ce qu'en vostre iardin seruiroit d'ornement:
 Mais puis que tout y est de si peu de duree,
 Que la premiere nuict, par son obscurité,
 Gaste le plus luisant, de sa grande beauté,
 Cueillez dès le matin ce que pert la seree.

GUY DE TOURS, Michel GUY dit, *Les premières Œuvres poétiques et Soupîrs amoureux*, Paris, Nicolas de Louvain, 1598, *Troisième livre des Soupîrs amoureux*, « Second livre en faveur de son Anne », sonnet XIV, f° 78r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87107979/f172>>

Texte modernisé

Belle fleur de quinze ans qu'en toute révérence,
 J'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux-tu point,
 Que ce doux Archerot qui si doucement point,
 De son feu doucereux allume ton enfance ?
 Aimes, ore qu'Avril ton visage enjouance :
 Ore que les attraits, les grâces, l'embonpoint,
 La beauté, le loisir, t'honorent de tout point,
 Et qu'en toi seule ensemble ils font leur demeure.
 Belle, ne garde point à Pluton ta beauté,
 Ni au Temps, qui rempli de trop de cruauté,
 Gâte et dévore tout : il vaut mieux qu'un jeune homme
 Dispos, comme je suis, par mille passe-temps
 Cueille sein contre sein, les fleurs de ton Printemps,
 Et en si doux ébats après toi se consomme.

Texte original

*Belle fleur de quinze ans qu'en toute reuerence,
 I'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux tu point,
 Que ce doux Archerot qui si doucement poingt,
 De son feu doucereux allume ton enfance ?
 Aymes, ore qu'Auril ton visage eniouuance:
 Ores que les attraitz, les graces, l'embonpoint,
 La beauté, le loisir, t'honorent de tout point,
 Et qu'en toy seule ensemble ils font leur demeure.
 Belle, ne garde point à Pluton ta beauté,
 Ny au Temps, qui remply de trop de cruauté,
 Gaste & deuore tout : Il vaut mieux qu'un ieune homme
 Dispost, comme ie suis, par mille passetemps
 Cueille sein contre sein, les fleurs de ton Printemps,
 Et en si doux esbats apres toy se consomme.*

VERMEIL, Abraham de, *Seconde partie des Muses françaises ralliées*, Paris, Matthieu Guillemot, 1600, p. 267.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510328r/f275>>

Texte modernisé

T Out ainsi puissiez-vous, rigoureuse beauté,
 Conserver par cent ans le teint de votre face,
 Que le lis et l'œillet y prennent toujours place,
 Que l'or de votre chef ne soit onc argenté,
 Et qu'encor ce bel œil dont je suis agité
 Ne ternisse jamais le feu de son audace,
 Comme je gagnerai le bien de votre grâce,
 Adoucissant le fiel de votre cruauté.
 Que je crains qu'un moqueur veuille un jour entreprendre
 De dire en se gaussant, vois ton flambeau en cendre ;
 La beauté est un bien qui dure peu de jours.
 Voulez-vous bien punir et le ris et l'envie,
 Amollissez un peu le tyran de ma vie,
 Et je vous fais un astre éclairant à toujours.

Texte original

T Ovt ainsi puissiez-vous, rigoureuse beauté,
 Conseruer par cent ans le teint de vostre face,
 Que le lis & l'œillet y prennent tousiours place,
 Que l'or de vostre chef ne soit onc argenté,
 Et qu'encor ce bel œil dont ie suis agité
 Ne ternisse iamais le feu de son audace,
 Comme ie gagnerai le bien de vostre grace,
 Adoucissant le fiel de vostre cruauté.
 Que ie crains qu'vn moqueur vueille vn iour entreprendre
 De dire en se gaussant, voi ton flambeau en cendre;
 La beauté est vn bien qui dure peu de iours.
 Voulez-vous bien punir & le ris & l'enuie,
 Amollissez vn peu le tyran de ma vie,
 Et ie vous fai vn astre esclairant à tousiours.

PASQUIER, Étienne, *La Jeunesse, et sa suite*, Paris, Jean Petit-Pas, 1610, *Suite de la Jeunesse*, Versions françaises du latin, pp. 555-556.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8727991z/f577>>

Texte modernisé

Non : je ne veux que d'une âme faillie,
 La Dame soit avare de sa fleur,
 Ni qu'elle tienne en prison son honneur,
 Pour l'empêcher d'une belle saillie.

La Rose née, avec l'épine lie
 Son beau bouton, et sa suave odeur :
 Mais peu à peu éclore, par grand heur
 S'en affranchit, étant de nous cueillie.

Belle est vraiment, belle est cette leçon,
 Pour enseigner aux Dames la façon
 De n'avoir point le long refus pour hôte.

Comme la Rose, aussi quand l'Amour naît,
 Toujours d'angoisse épineuse il se paît :
 Le seul jouir cette épine lui ôte.

Texte original

NOn: ie ne veux que d'vne ame faillie,
 La Dame soit auare de sa fleur,
 Ny qu'elle tienne en prison son honneur,
 Pour l'empescher d'vne belle saillie.

La Rose née, avec l'espine lie
 Son beau bouton, & sa souefue odeur:
 Mais peu à peu esclose, par grand heur
 S'en affranchit, estant de nous cueillie.

Belle est vrayment, belle est cette leçon,
 Pour enseigner aux Dames la façon
 De n'auoir point le long refus pour hoste.

Comme la Rose, aussi quand l'Amour naist,
 Tousiours d'angoisse espineuse il se paist:
 Le seul ioüir cette espine luy oste.

BERNIER de LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Amours d'Hélène*, sonnet XLVII, f° 13v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f50>>

Texte modernisé

L As ! tu devais simple Religieuse
 Comme ta sœur épouser un Convent,
 Sans laisser perdre à l'âge décevant
 En son Avril, ta jeunesse amoureuse.
 Rien n'est si frêle, ô fille rigoureuse,
 Rien si léger, si rare, et si mouvant,
 Et celles-là méprise-t-on souvent,
 Qui n'ont connu d'Hymen la torche heureuse.
 Donc cependant que nous avons loisir,
 Faisons content notre amoureux désir,
 Portant ton Myrte aux fêtes d'Ithyphalle.
 Si une fois la bénigne Clotho
 Donne à sa sœur ton natal peloton,
 Tu n'aimeras dans l'enceinte infernale.

Texte original

L As ! tu deuois simple Religieuse
 Comme ta sœur espouser vn Conuent,
 Sans laisser perdre à l'eage deceuant
 En son Auril, ta ieunesse amoureuse.
 Rien n'est si fresle, ô fille rigoureuse,
 Rien si leger, si rare, & si mouuant,
 Et celles-la mesprise t'on souuent,
 Qui n'ont cogneu d'Hymen la torche heureuse.
 Donc ce pendant que nous auons loisir,
 Faisons content nostre amoureux desir,
 Portant ton Myrthe aux festes d'Ityphale.
 Si vne fois la benigne Clotho
 Donne à sa sœur ton natal peloton,
 Tu n'aymeras dans l'enceinte infernale.

BERNIER de LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Amours de Thisbée*, sonnet XXIV, f° 69r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f161>>

Texte modernisé

C Comme on voit bien souvent au lever de l'Aurore
 Rougir un bel œillet près d'un blanc Aubépin,
 Jeune, frais, et douillet, ressemblant au tétin
 D'une tendre pucelle, alors qu'elle s'essore.
 Mais sitôt qu'Apollon de ses rayons nous dore,
 Courant par le milieu du manoir Aimantin,
 Il abaisse le chef, il basane son teint,
 Et se meurt de regret dont aucun ne l'odore.
 Ainsi la douce fleur de la virginité,
 Dès que l'âge a couru sur son temps limité,
 Flétrit en un moment pour n'être cultivée,
 Et attire après soi mille fleaux douloureux :
 C'est un étrange mal, gardez-vous-en Thisbée,
 Et sage recevez mes conseils amoureux.

Texte original

C Comme on void bien souuent au leuer de l'Aurore
 Rougir vn bel œillet pres d'vn blanc Aubespin,
 Ieune, frais, & douillet, ressemblant au tetin
 D'vne tendre pucelle, alors qu'elle s'essore.
 Mais si tost qu'Apollon de ses rayons nous dore,
 Courant par le milieu du manoir Aymantin,
 Il abaisse le chef, il bazane son tein,
 Et se meurt de regret dont aucun ne l'odore.
 Ainsi la douce fleur de la virginité,
 Des que l'âge a couru sur son temps limité,
 Flestrit en vn moment pour n'estre cultiuée,
 Et attire apres soy mille fleaux douloureux:
 C'est vn estrange mal, gardez vous en Thisbée,
 Et sage receuez mes conseils amoureux.

BACHET, Claude Gaspar, sieur de Méziriac, *in Les Délices de la poésie française*, Paris, Toussaint Du Bray, 1620, Sonnet, p. 531.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k73158q/f555>

Texte modernisé

R Osine, la beauté dont vous êtes ornée,
 Ressemble tout à fait au bouton Églantin,
 Que les rais du Soleil font éclore au matin,
 Et qui flétrit le soir de la même journée.

Aussi quand de vos ans la course terminée,
 Fléchira sous la loi que prescrit le Destin,
 Votre nom de l'oubli sera fait le butin,
 Si la fureur du temps n'est par moi réfrénée.

Puis donc que par mes vers vous pouvez seulement,
 En triomphant des ans vivre éternellement,
 Et que vous témoignez d'en avoir quelque envie,

Ne vous opposez point vous-même à mon effort,
 Car je ne saurais point vous maintenir en vie,
 Si par votre rigueur vous me donnez la mort.

Texte original

R Osine, la beauté dont vous estes ornee,
 Ressemble tout à fait au bouton Eglantin,
 Que les rais du Soleil font esclorre au matin,
 Et qui flestrit le soir de la mesme iournee.

Aussi quand de vos ans la course terminee,
 Fléchira sous la loy que prescrit le Destin,
 Vostre nom de l'oubly sera fait le butin,
 Si la fureur du temps n'est par moy refrenee.

Puis donc que par mes vers vous pouuez seulement,
 En triomphant des ans viure eternellement,
 Et que vous tesmoignez d'en auoir quelque enuie.

Ne vous opposez point vous mesme à mon effort,
 Car ie ne sçauois point vous maintenir en vie,
 Si par vostre rigueur vous me donnez la mort.